

Martine Lizotte (ML) : Bienvenue à Arctic Minded, un balado où nous discutons de la vie, du travail et de la recherche dans l'Arctique. Arctic Minded est produit par ArcticNet, un réseau de centres d'excellence du Canada qui rassemble des scientifiques, des ingénieurs et d'autres professionnels de la santé humaine, des sciences naturelles et des sciences sociales avec des partenaires d'organisations inuites, de communautés nordiques, d'agences fédérales et provinciales, ainsi que du secteur privé, pour étudier les impacts des changements climatiques et socio-économiques dans le Nord canadien. D'un océan à l'autre, nous reconnaissons que notre travail s'étend sur les territoires ancestraux et non cédés de tous les Inuits, Métis et Premières nations qui vivent sur ces terres et qui les protègent et entretiennent des liens avec elles depuis des temps immémoriaux.

ML : Je m'appelle Martine Lizotte. Je suis la coordonnatrice de la formation et de la mobilisation des connaissances à ArcticNet et votre animatrice pour l'épisode d'aujourd'hui, Arctic Youth and ScIQ. Si vous ne savez pas ce qu'est ScIQ, croyez-moi, cela n'a rien à voir avec la science-fiction. ScIQ est réel, authentique, et il est de plus en plus utilisé comme outil pour améliorer la recherche collaborative entre le monde universitaire et les communautés indigènes vivant dans l'Arctique. Nous entamons donc cette série de balado avec un sujet que je trouve fascinant : les jeunes autochtones vivant dans l'Arctique et leur rôle dans la résolution des problèmes, des défis et des opportunités liés au changement climatique et socio-économique. Nous parlerons donc de l'importance de respecter et d'intégrer d'autres modes de connaissance dans la recherche de solutions et d'élargir la base de données sur laquelle nos décideurs et nos responsables politiques, ici au Canada, peuvent s'appuyer pour générer des changements justes et équitables pour tous, en particulier pour ceux qui vivent dans l'Arctique. Pour parler de ce sujet aujourd'hui, nous avons deux invités très spéciaux, Justin Milton et Michael Milton. Bonjour à tous les deux.

Michael Milton (MM) : Bonjour !

Justin Milton (JM) : Bonjour ! Comment allez-vous ? ML : Je vais bien. Comment allez-vous ?

JM : Excité !

MM : Je suis également très enthousiaste. Je ne vais pas mentir - je suis un peu nerveuse, mais je suis plus excitée que nerveuse.

ML : Je ne vais pas mentir non plus. Je suis nerveuse aussi, Michael. Alors ne vous inquiétez pas, nous le ferons ensemble. Avant de commencer les questions, je voudrais donner à nos auditeurs quelques informations sur vous deux. Je vais lire vos biographies, alors pardonnez-moi et n'hésitez pas à me corriger si je prononce mal certains mots. Justin Sigluk Milton est un Inuk de Mittimatalik, un hameau également connu sous le nom de Pond Inlet au Nunavut. Justin travaille actuellement à Ikaarvik, une organisation inuite à but non lucratif basée au Nunavut. Justin vit actuellement à Ottawa et se passionne pour les Inuits et le monde de la science et de la recherche. Il a travaillé au sein du gouvernement fédéral en tant qu'agent de liaison autochtone et a également travaillé dans d'autres organisations autochtones à but non lucratif. Actuellement, le rôle de Justin, parmi beaucoup d'autres bien sûr, est d'identifier les lacunes de la recherche arctique dans le contexte des Inuits vivant dans le Nord. Aujourd'hui, Justin nous expliquera pourquoi l'établissement de liens significatifs avec les Inuits et la prise en compte des priorités de la communauté sont essentiels pour améliorer la recherche et l'engagement des Inuits dans l'Arctique. Notre deuxième invité, Michael Milton, est également un Inuk de Pond Inlet. Il a 27 ans et il est coordinateur communautaire pour Ikaarvik à Pond Inlet. Ses passions sont la lecture, le travail dans l'industrie du tourisme et l'apprentissage de la terre et de l'environnement dans l'Arctique. Diplômé de Nunavut Sivuniksavut en 2014, il travaille depuis avec les bateaux de croisière qui visitent l'Arctique. Avant la pandémie, Michael vivait à Ottawa, où il a travaillé à Tungasuvvingat Inuit pendant quatre ans,

j'espère que j'ai prononcé cela correctement, et il était également agent de sécurité des installations maritimes pour le hameau de Pond Inlet lorsqu'il est rentré chez lui après la pandémie de COVID. Avant de commencer l'entretien et sur une note plus personnelle, je tiens à dire que j'ai rencontré Justin et Michael pour la première fois lors d'une réunion scientifique annuelle d'ArcticNet à Toronto en 2022 et, honnêtement, j'ai été un peu stupéfaite par ces deux-là et vraiment impressionné par leurs talents et le travail important qu'ils mènent. À ce moment-là, je me suis dit que ces deux-là feraient de merveilleux invités pour le balado Arctic Minded. Et je me sens vraiment chanceuse et reconnaissante de pouvoir vous accueillir tous les deux à Arctic minded aujourd'hui. Justin et Michael, merci d'avoir accepté notre invitation. C'est vraiment, vraiment un honneur.

MM : Tous les honneurs nous reviennent. Honnêtement, c'est vraiment passionnant. C'est vraiment génial.

JM : J'ai hâte de parler de ce que nous faisons et de nos relations.

ML : Alors plongeons dans le vif du sujet. Justin et Michael, vous êtes tous les deux originaires du Nunavut, et comme je l'ai mentionné plus tôt, Justin vit maintenant à Ottawa. Et pour ceux qui nous écoutent et qui ne savent pas grand-chose sur le Nunavut, voici quelques faits pour commencer. Le Nunavut signifie "Notre terre" en inuktitut. D'un point de vue géographique, il s'agit du territoire le plus vaste, mais aussi le moins peuplé du Canada. Les Inuits représentent environ 85 % de la population vivant au Nunavut et 70 % de la population déclare parler l'inuktitut comme langue maternelle. Pour ceux qui nous écoutent depuis le Sud, dans des villes très peuplées, essayez d'imaginer ceci : en dehors des communautés, le Nunavut n'a pas de routes goudronnées pour relier les hameaux et les villages entre eux. La plupart des déplacements sur de longues distances se font par avion. Michael et Justin, pouvez-vous dire à nos auditeurs ce que c'est que d'être un jeune autochtone vivant dans l'Arctique et peut-être pouvez-vous aborder cette question d'un point de vue général mais aussi à un niveau plus personnel. Justin, voulez-vous commencer ?

JM : Oui ! Par exemple, parce que les communautés du Nunavut sont si petites et si isolées, cela nous a donné beaucoup de liberté pour courir partout, aller chez des amis à 3 heures du matin pendant l'été et, en général, être plus en contact avec la terre. Je voudrais donc parler des aspects positifs. La vie quotidienne, c'est se réveiller, avoir une dizaine de cousins déjà réveillés, et faire ce que l'on a à faire. Vous allez au travail, vous allez à l'école et à la fin, c'est une sorte de liberté pour tous. Vous pouvez soit rendre visite à un ami, soit travailler sur quelque chose qui vous passionne, comme un hobby, par exemple. Vous pouvez aussi faire ce que font les habitants des petites villes, c'est-à-dire essayer de trouver des moyens de s'amuser. Et c'est, pour moi, ce qui m'a vraiment frappé en vivant et en grandissant dans le Nord, c'est cette liberté personnelle de faire n'importe quoi, de travailler sur des choses qui vous passionnent, parce que vous avez tout le temps du monde, et c'est l'une des beautés, je pense, de la vie dans l'Arctique.

ML : Wow, donc la liberté, la famille et le lien avec la terre. Michael, vous vivez actuellement à Mitimatallik, ou Pond Inlet. Pouvez-vous me parler d'une journée typique dans votre communauté ?

MM : Oh mon Dieu, par où commencer ? Pour l'instant, nous en sommes aux remises de diplômes. Nous avons deux écoles : Ulaajuk, l'école primaire, et Nasivvik, l'école secondaire. L'école Ulaajuk va de la maternelle à la sixième année, tandis que l'école secondaire va de la septième à la douzième année. En ce moment, les élèves reçoivent leur diplôme et passent à l'été. De plus, la lumière du jour actuelle est d'environ 24 heures, ce qui fait qu'il ne fait plus jamais nuit. Elle devient orangée au milieu de la nuit. Mais à part ça, il ne fait pas nuit. Ainsi, les gens... comment l'appellez-vous? Genre, les habitudes de sommeil sont en dents de scie, surtout chez les enfants. D'habitude, on est en sécurité et on voit beaucoup d'enfants dehors. Nous n'avons pas de routes goudronnées, nous avons des routes en gravier et une grande

partie de la neige est en train de fondre. Il y a donc un tas d'enfants qui jouent sur les routes, le long des routes, et il y a de grosses flaques d'eau et des nids-de-poule avec de l'eau, et on voit des enfants sans jouets ou quoi que ce soit, qui jouent avec la neige, sautent dans les flaques d'eau et se promènent avec d'autres enfants, et qui s'amuse comme des petits fous. En ce moment, beaucoup de chasseurs se préparent, puisque c'est le printemps. Je connais quelques amis qui préparent leur qamutiik en ce moment même. Et pour ceux qui ne le savent pas, un qamutiik est un traîneau fait maison. C'est une invention inuite.

JM : Il s'agit essentiellement d'un traîneau en bois que l'on attache à l'arrière de son chien, de son attelage ou de sa motoneige. On s'en sert pour tout ce qui concerne le transport, la cargaison, etc.

MM : Il faut donc d'abord fabriquer le qamutiik, le traîneau lui-même, puis construire ce petit iqlutaq. Comment le décrire? Il s'agit d'une petite cabane que l'on place sur le dessus du traîneau, pour pouvoir y mettre toutes les affaires et transporter des gens à l'intérieur, afin que le vent ne soit pas trop fort. Beaucoup de gens en fabriquent en ce moment, car c'est le moment idéal pour le faire. Comme nous sommes en juin, beaucoup de gens vont sortir. Les gens se préparent donc à acheter de l'essence, de l'huile, des pièces de ski-doo et de la nourriture, pour se préparer à sortir... beaucoup de balles et d'autres choses aussi. Beaucoup de préparation, donc beaucoup de gens qui travaillent dans les bureaux du gouvernement, par exemple, continuent à faire leur travail de 9 heures à 17 heures, mais après, il s'agit de se préparer pour l'endroit où l'on veut aller chasser. En ce moment, le « floe edge » ou le bord de la banquise côtière est accessible et beaucoup de gens s'y rendent. On peut faire une excursion d'une journée ou de deux nuits, selon que l'on attrape ou non du gibier ou que l'on est pressé par le temps, que l'on n'a pas de travail à reprendre. Il suffit d'y aller et de revenir plusieurs heures plus tard. Le voyage ne dure que cinq, six ou sept heures, dans les deux sens. Il faut environ une heure ou deux pour aller et une heure ou deux pour revenir, selon les conditions de neige et de glace. Mon petit frère y est allé il y a deux jours et il est revenu hier matin. Malheureusement, il n'a rien attrapé. Au bord de l'eau, on attrape surtout des phoques ou des narvals.

ML : Pour les auditeurs, pouvez-vous nous dire ce qu'est le « floe edge » ?

MM : C'est là que la glace rencontre le reste de l'océan.

ML : Le qamutiik est vraiment intéressant parce que beaucoup de chercheurs, lorsqu'ils vont développer leurs recherches avec les communautés locales, ont souvent besoin de cet outil très précieux, je dirais, parce qu'on peut transporter les instruments, les tentes, toutes sortes de choses dans le qamutiik, et c'est donc merveilleux que la communauté construise actuellement ces traîneaux. Beaucoup de gens ont des idées fausses sur l'Arctique, et l'une d'entre elles est qu'il s'agit d'une sorte de terre désolée et stérile, au climat inhospitalier. Pouvez-vous nous décrire comment vous voyez l'Arctique, comment vous vivez l'Arctique ?

JM : Pour moi, l'Arctique est - je le tiens pour acquis parce que j'ai grandi dans l'Arctique - mais il y a beaucoup d'idées fausses sur l'Arctique qui est une terre stérile, désolée, sans rien à cultiver, et qui n'est rien d'autre que des expériences horribles. Je ne peux pas vous dire à quel point c'est faux, parce que dans l'Arctique, il y a une abondance de vie. Il suffit de savoir où la chercher. Et grâce aux conditions que nous connaissons, comme par exemple les huit mois d'hiver et le très court été, vous pouvez trouver de tout, des myrtilles - oui, nous avons des myrtilles, mais elles ne sont pas aussi grosses que celles du sud du Canada. Nous avons de tout, du saule arctique aux lemmings en passant par les hermines.

MM : L'oseille de montagne ! L'oseille de montagne ! C'est en fait une version arctique plus petite de... c'est quoi ce gros...

JM : La rhubarbe !

MM : La rhubarbe, oui !

JM : Oui, il y a beaucoup de plantes différentes que les Inuits utilisent pour se nourrir, et l'oseille des montagnes en est un bon exemple. Il s'agit d'une plante à tige rouge avec des feuilles vertes à la base. Et oui, elle a exactement le même goût que la rhubarbe. C'est vraiment génial.

ML : Une tarte à l'oseille de montagne ? Ce serait délicieux avec des baies.

MM : Notre grand-père en faisait du thé. C'était comme une délicieuse friandise que nous n'obtenions que pendant l'été. C'était merveilleux. Je me souviens que lorsque j'étais enfant, mon grand-père le préparait. Il l'aimait sans sucre. Alors je mettais une petite cuillère de sucre dans le mien, je remuais et c'était le meilleur jus de fruit que j'aie jamais bu.

ML : Ohh, ce sont des souvenirs impressionnants. Et toi, Michael, as-tu l'impression que les gens ont des idées fausses sur l'Arctique ? Quelle est ta vision à ce sujet ?

MM : Je crois que oui. Parce que, comme on le voit dans les vieux documentaires et autres, n'est-ce pas ? Avant... attendez, désolé. Attendez une minute.

ML : Pas de souci.

JM : Et je dirai tout de suite que c'est l'une des réalités du travail dans le Nord : les logements sont le plus souvent surpeuplés et il est presque inévitable d'avoir d'autres responsabilités lorsque l'on travaille pendant la journée.

ML : Oui, absolument.

MM : Oui, je suis de retour. Mon petit cousin avait besoin d'aide pour quelque chose. Mais oui, il y a environ 9 personnes qui vivent ici.

ML : Pas de souci, Michael, et n'hésitez pas à vous manifester si vous avez besoin de sortir. Ne vous inquiétez pas.

MM : Tout à fait. Avant, dans les vieux documentaires, on voyait le narrateur regarder la glace, et c'était juste, comme cette terre inhospitalière, cette neige et cette glace, et rien à cultiver. Et puis les Inuits apparaissent, ils vivent et prospèrent, on voit les luttes et tout ça. Mais honnêtement, je trouve que beaucoup plus de gens sont maintenant, vous savez, compréhensifs. Beaucoup de gens se disent que cette terre désolée, stérile, inhospitalière, est un lieu d'aventure. Honnêtement, si vous ne savez rien et que vous arrivez ici avec une veste, un sac à dos, de la nourriture et de quoi tenir quelques jours, si vous ne savez pas ce que vous faites, comment utiliser la terre et tout le reste, vous mourrez. Tant que vous êtes conscient de ce qui est à votre disposition et que vous connaissez la science derrière tout ce qui est la terre, c'est juste la terre. Tant que vous en savez le plus possible sur la façon d'utiliser la terre qui est devant vous... avec la neige, vous pouvez faire des igloos, si vous allez sur la glace, vous pouvez chercher des petits trous de phoque où vous pouvez attendre quelques minutes, plusieurs heures, et obtenir quelque chose. On peut aussi observer chaque trou de phoque pour voir s'il est utilisé ou s'il n'y a plus de phoque. Il existe de très nombreuses façons de procéder. Tant que vous avez les outils nécessaires et que vous connaissez le terrain, c'est incroyable.

ML : Comme beaucoup de trésors cachés, j'ai l'impression, hein ? Et c'est d'une beauté époustouflante et pour moi, c'est aussi à propos des gens et de la connexion des gens entre eux, mais aussi avec la terre.

C'est un lien magnifique à voir. Beaucoup d'entre nous, qui vivons dans le Sud, tenons beaucoup de choses pour acquises. Comme l'accès à la nourriture, l'accès à l'eau potable, la technologie, les infrastructures, l'espace dans les maisons, etc. Pouvez-vous nous décrire certains des obstacles inhérents au Nord, que certains de nos auditeurs ne connaissent peut-être pas ? Nous l'avons évoqué un peu plus tôt lorsque Michael a dû partir pour aller voir son cousin, à propos des infrastructures. Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur ces obstacles ?

MM : Le principal problème est avant tout le prix, le coût. Le coût de la construction ici est très, très élevé, principalement en raison des logements stables - pour les créer sur le pergélisol, il faut enterrer des tiges métalliques très longues et très épaisses. Les bâtiments sont construits au-dessus de ces tiges, de manière à ce qu'elles restent en place pour l'éternité. Rien qu'à cause de ce coût, il est très difficile de construire des bâtiments et des maisons. Et avec l'Assemblée législative du Nunavut, le gouvernement, le GN, ils décident quelles communautés doivent recevoir des logements et tout ça. À Pond Inlet, comme la population augmente, quelques bâtiments sont construits chaque année. Il s'agit d'immeubles de cinq logements, c'est-à-dire de cinq unités dans un seul bâtiment. On ne peut pas construire en hauteur à cause de l'instabilité du pergélisol et de tout le reste, et à cause du coût. Il est donc rare de voir des bâtiments de 2 ou 3 étages, car c'est vraiment très cher. Et il n'y a pas beaucoup d'infrastructures, il n'y a pas beaucoup d'espaces de bureaux autorisés, à moins que vous ne puissiez construire une cabane ou un hangar et travailler à partir de là. Cela révèle aussi d'autres obstacles. Il n'y a que deux magasins... le nombre de logements construits et le nombre de personnes qui naissent et grandissent ici... il y a plus de naissances et donc plus de familles qui ont besoin d'un logement qu'il n'y a de maisons construites.

ML : C'est vrai.

MM : Est-ce que je dis cela correctement ?

ML : Oui, absolument, Michael. Justin, y a-t-il des choses que vous considérez comme des défis pour l'Arctique ?

JM : Je vais donc revenir un peu plus sur la question de l'infrastructure. Oui, il y a une pénurie de logements et cela crée encore plus de problèmes, comme le manque d'espaces de bureaux pour les organisations à but non lucratif dans le Nord. Je voudrais également parler d'Internet. Lorsque Starlink a été introduit dans les régions rurales du Canada, c'était il y a quelques mois et ce n'est qu'il y a quelques mois que l'ensemble du territoire a rattrapé le reste du monde lorsqu'il s'agit d'une connexion Internet acceptable. C'est un exemple que j'aime beaucoup utiliser, car même si les gens disent qu'Internet est un luxe, je ne pense pas que ce soit encore un luxe. Je pense que c'est une nécessité, en particulier sur le lieu de travail. Et oui, certains des obstacles que je vois sont plus sociaux que liés à l'infrastructure. Nous avons tous entendu parler dans les journaux du taux de suicide élevé dans le Nord, du taux de chômage élevé, de l'insécurité alimentaire et je ne vais pas en parler parce que je pense que nous savons tous de quoi il s'agit maintenant. L'infrastructure et la technologie sont des éléments qui doivent être rattrapés par le reste du monde.

ML : Oui, je suis tout à fait d'accord pour dire qu'Internet est essentiel, et si nous avons appris quelque chose de la pandémie, c'est que nous avons besoin d'Internet pour travailler et travailler en réseau. Aujourd'hui même, nous enregistrons ce balado sur Zoom. Nous ne sommes donc pas tous à Pond Inlet, ni à Ottawa, ni à Québec. Nous avons donc besoin d'Internet pour nous connecter les uns aux autres. Voilà donc quelques défis globaux. Pensez-vous qu'il y a des défis particuliers pour les jeunes de l'Arctique, ou est-ce que c'est un peu la même chose... vous savez, Internet, et le social, ou est-ce qu'il y a quelque chose de spécifique, vous savez, qui représente un défi pour les jeunes ?

JM : Oui, j'ai deux réponses à cette question. La première est que les jeunes n'ont pas beaucoup d'activités parascolaires dans le Nord. Je veux dire par là qu'il n'y a pas de club après l'école, pas de club après les heures de travail, pas de... Je veux dire qu'il y a des tournois sportifs, mais je pense que c'est dans notre mesure au Nunavut. Il y a des tournois sportifs, mais je pense que c'est le cas au Nunavut. Ce qui se passe, c'est que quand on a des jeunes au Nunavut qui ont tout leur temps, qui vivent dans de petites communautés, c'est très difficile de les tenir occupés quand il s'agit de faire travailler leur cerveau, de faire travailler leur corps avec de l'exercice ou d'autres activités ou clubs du genre. Et je pense que c'est un problème parce que quand on est jeune, on est une éponge et pour absorber autant de choses que possible, pour réussir sa vie d'adulte, s'exposer à, vous savez, un hobby que vous n'avez jamais essayé ou un club qui vous intéresse, comme ces petites choses s'additionnent vraiment beaucoup quand il s'agit de l'expérience de la vie, à défaut d'un meilleur terme. Et la réponse la plus "réelle" que je donnerais aux défis qui se posent aux jeunes, c'est que lorsqu'il y a des choses comme des logements surpeuplés, vous avez tendance à être le frère ou la sœur aîné(e) ou la baby-sitter pour le reste des enfants de la maison. Je ne veux pas mettre Michael sur la sellette, mais le fait qu'il parte aider son cousin est un très bon exemple, et cela demande beaucoup de temps et d'énergie. Si nous avons des systèmes ou des infrastructures en place pour les activités extrascolaires et un logement approprié, je pense que ce sera une base formidable pour les jeunes à l'avenir.

ML : Merci Justin. Michael, veux-tu intervenir ici ?

MM : Oui. Pour revenir à ce que disait Sigluk, quand il s'agit de sport et d'instruments, d'instruments de musique, il y a généralement peu de gens qui s'y intéressent. Le sport est le plus grand refuge pour beaucoup de gens, pour beaucoup de jeunes. Heureusement, à Pond Inlet, on pratique le basket-ball, le volley-ball et, depuis peu, le badminton. Ces activités sont très populaires auprès des jeunes. Le sport le plus populaire est le hockey, le hockey sur glace. Je tiens à dire que l'un des meilleurs investissements de la ville jusqu'à présent a été la patinoire reliée à la salle communautaire, ou au centre communautaire où le hameau de Pond Inlet organise des activités et des événements, et la patinoire est très importante. Beaucoup d'enfants y vont, beaucoup d'adultes y vont. Il y a une soirée hockey deux soirs par semaine. Quand on est jeune et qu'on ne sait pas quoi faire du reste de sa vie, développer ces hobbies, comme jouer du violon, de la guitare, de la batterie et pratiquer ces sports, devient un hobby extraordinaire, et pour quelques rares esprits artistiques, le dessin. Mais il n'y a pas d'endroit habituel pour dessiner, à moins de le faire soi-même, et on en revient à l'infrastructure. Que faire si l'on n'a pas sa propre chambre ? J'ai la chance d'avoir ma propre chambre parce que je suis l'un des plus vieux petits-enfants et que je vis avec ma grand-mère et d'autres cousins, mais cela signifie aussi que je dois aider à la maison autant que je le peux, en cuisinant, en faisant le ménage, en payant les factures. Lorsqu'il s'agit de jeunes qui essaient de trouver leur voie, c'est... Oui, ils ont besoin d'espace et d'opportunités pour trouver ce qu'ils veulent faire. Personnellement, quand j'étais plus jeune, ma mère m'a donné des livres à lire pour les jeunes qui apprennent l'anglais et qui découvrent leurs émotions, etc. Ces livres m'ont beaucoup appris, je suis tombée amoureuse de la lecture et je lis beaucoup. J'ai donc toujours besoin de mon propre espace pour pouvoir lire confortablement. Nous avons vraiment besoin de cet espace et de ces opportunités, comme de nombreuses opportunités, pour aller de l'avant.

ML : Oui. Merci à vous deux, Justin et Michael. Il y a donc un manque d'opportunités, d'opportunités diverses. Et je suis contente que nous parlions des jeunes parce qu'un fait intéressant à propos du Nunavut est que l'âge médian est d'environ 25 ans. C'est donc très jeune par rapport à l'âge médian dans le reste du Canada, qui est d'environ 40 ans. Par conséquent, les jeunes du Nunavut sont ceux qui contribuent le plus à la démographie. Et lorsque nous parlons de jeunes, de qui s'agit-il ? Vous savez, la définition est vaste. Elle inclut les personnes jusqu'à, je dirais, 30 ou 35 ans. Cela signifie que de nombreux jeunes... peuvent

être de jeunes parents, des chasseurs actifs, ils peuvent être scolarisés, mais pas nécessairement. Ainsi, pour les jeunes vivant dans l'Arctique, le changement climatique, et nous pouvons commencer par ce sujet, n'est pas une menace lointaine. C'est le moteur de nombreuses transitions environnementales, économiques et sociétales qui affectent la région aujourd'hui. J'aimerais vous entendre tous les deux si vous avez, vous savez, des expériences personnelles ou des histoires à partager sur la façon dont le changement climatique a eu un impact direct sur vos vies.

MM : Lorsque nous parlons du changement climatique qui affecte nos vies ici, beaucoup de gens demandent d'abord, comme tout de suite, "Avez-vous des preuves ? Y a-t-il des preuves ? Et c'est comme si on leur disait : " Ohh, vous voulez des preuves ? Regardez en face de Pond Inlet, il y a une île juste là, l'île Bylot. Et il y a un tas de fjords, de glaciers. Et avant ma naissance, beaucoup de ces glaciers touchaient l'océan. Ils descendaient jusqu'au sol, comme si l'océan frappait l'eau. Aujourd'hui, c'est probablement à peu près... je ne sais pas, à peu près un demi-mile ou un mile... un kilomètre ou quelque chose comme ça, à l'intérieur des terres, et on peut voir cette petite rivière que le glacier a créée. Il s'agit donc d'une terre fraîche qui n'a jamais vu la lumière du jour depuis des centaines, voire des milliers d'années, mais qui est enfin exposée aujourd'hui. Et nous l'avons vu, nous avons vu le glacier s'éloigner de plus en plus de l'océan pour se transformer en terre au fur et à mesure que nous grandissions. Si ce n'est pas une preuve, je ne sais pas ce que c'est. Nos parents, mes grands-parents, n'ont jamais vu ce glacier s'élever. C'est la première fois qu'ils voient ce qu'il y a sous le glacier et qu'ils peuvent y puiser de l'eau. Je crois qu'il y a beaucoup de changements. Ce n'est pas seulement la neige qui fond plus tôt, c'est aussi la neige et la glace qui fondent plus tard. Un autre exemple est... chaque année, pour mon anniversaire, le 11 juillet, la glace se brisait et tout cela se produisait toujours autour de mon anniversaire. Parfois au début du mois de juillet, habituellement autour de mon anniversaire, quelques jours après, quelques jours avant, mais l'année dernière, je suis finalement rentré à la maison et j'ai pu voir la glace se briser. Mais la glace s'est finalement brisée vers le début et le milieu du mois d'août, ce qui était très, très étrange pour moi. Les gens sortaient encore au milieu du mois de juillet et c'était comme... Wow. La glace était suffisamment bonne pour que les gens sortent encore, c'était tout simplement fou pour moi. Mais nous gardons à l'esprit que tout le monde en parle sur la radio CB, c'est local, tout le monde peut y aller. Tous les chasseurs racontent des faits, ils donnent des mises à jour tout le temps. Nous savons donc si c'est sûr ou non. Nous savons quand la glace est sur le point de commencer à fondre et si elle n'est pas assez bonne, c'est à ce moment-là que les gens commencent à ramener leurs motoneiges et leurs qamutiiks sur la terre ferme, sur le rivage, et à les ramener à la maison pour l'été. C'est très imprévisible, je tiens à le dire, parce qu'il fait très, très froid, mais aussi très, très chaud. La semaine dernière, nous avons eu l'impression d'être en plein hiver pendant quelques jours, et maintenant, le soleil est si chaud. Hier, il y avait un peu de neige... il y avait de gros tas de neige qui glissaient au milieu de la route, bloquant la route, ces énormes tas de neige parce que la neige fondait si vite. Et c'est comme cette chaleur inattendue, très rapide et très élevée qui nous frappe en ce moment. C'est le changement climatique. Ce n'est pas toujours comme ça. Avant, c'était toujours... cohérent, pas toujours exactement pareil, mais les différences n'étaient pas aussi évidentes qu'aujourd'hui. Et cela incite beaucoup de gens à être prudents, je dirais. Il faut faire plus attention à la glace, à la neige. Il faut être plus conscient. Il faut être plus prudent. C'est l'impact que cela a sur nos vies.

ML : Les changements dans la cryosphère sont donc très évidents, vous avez mentionné le recul glaciaire, vous avez mentionné ces changements dans la dynamique de la glace de mer. Et ce que j'aime vraiment dans ce que vous avez dit, c'est qu'il ne s'agit pas nécessairement d'un réchauffement climatique. Il s'agit en fait de changement climatique et cela peut aller dans les deux sens. Justin, voulez-vous ajouter quelque chose ?

JM : Oui, vous m'avez enlevé les mots de la bouche. Oui, j'allais juste dire... oui, le changement climatique n'est pas toujours une question de réchauffement. C'est le climat qui change. Pour en revenir à la question du temps imprévisible, cela crée aussi beaucoup de stress pour les chasseurs parce que, traditionnellement, la première chose que font les chasseurs en se réveillant, c'est de sortir, d'observer le temps, de voir où va le vent, d'observer l'environnement en général. Je connais des aînés de Pond qui m'ont dit que lorsqu'ils avaient mon âge, au début de la vingtaine, ils étaient capables de prédire avec précision les conditions météorologiques parce qu'elles étaient constantes. La période de l'année où la glace de mer fond, la période de l'année où certaines espèces animales de l'Arctique migrent, la période de l'année où il faut aller à tel endroit parce que c'est génial pour la pêche... Toutes ces choses sont affectées aujourd'hui parce que les chasseurs, enfin beaucoup de chasseurs que je connais, disent "Je ne peux plus comprendre la météo. Je ne peux plus faire de prévisions précises. J'ai peur de... et si le temps change et que je ne peux pas retourner dans la communauté ?". Et donc, cela affecte aussi la vie personnelle de beaucoup de gens.

ML : Dans le contexte d'imprévisibilité que vous avez mentionné, Justin, et dans votre esprit à tous les deux, quelle est l'importance de la jeunesse dans la défense du récit entourant la durabilité, la conservation et les différents systèmes de connaissances dans l'Arctique, dans ce contexte de changement climatique, d'imprévisibilité ?

JM : J'ai une réponse assez simple à cette question. Pourquoi est-il important que les jeunes s'intéressent à la durabilité, à la conservation et aux systèmes de connaissances dans l'Arctique ? Tout simplement parce que nous y vivons. Nous allons grandir sur cette terre. Nous y vivons déjà et nous continuerons à y vivre. Par conséquent, tout changement qui affectera la terre nous affectera également. Et donc, avec des choses comme la durabilité et la conservation, je pense qu'il est vraiment important que les jeunes, ou tous... tous les jeunes Inuits du Nunavut, comprennent au moins la voie vers laquelle nous nous dirigeons dans le contexte du changement climatique. Car nous pouvons agir. Je veux dire que les gens peuvent dire que le changement climatique est inévitable. Oui, c'est vrai, mais on peut aussi le ralentir et éventuellement inverser les effets de certaines sources de gaz à effet de serre, par exemple. Et donc, oui, ce sont nos maisons qui vont en pâtir. Et c'est notre maison, et elle continuera à l'être. C'est pourquoi nous nous en préoccupons.

MM : Et dans la vie des Inuits, il s'agit de s'adapter à la terre. Si les animaux peuvent s'adapter, nous le pouvons aussi. Si la terre et l'environnement changent trop rapidement, tout le monde n'y survivra pas. Donc, si nous pouvons ralentir les choses, nous pouvons nous adapter et, par exemple, être en mesure de prédire d'autres changements et partir de là... simplement s'adapter.

ML : Merci, Justin et Michael, pour vos réflexions. J'aimerais revenir sur la jeunesse et parler plus particulièrement du mentorat pendant un moment. Nous avons cette sorte de vision classique du mentorat dans laquelle c'est souvent une personne plus âgée, plus expérimentée, qui offre de l'aide ou des conseils à une personne plus jeune. Que pensez-vous de la possibilité de renverser ce paradigme ? Quelle pourrait être l'importance du mentorat par les jeunes ? En d'autres termes, qu'est-ce que tout le monde peut apprendre de vous, les jeunes ?

MM : Les gens, les gens qui vieillissent et tout ça, n'est-ce pas ? Comme la technologie moderne ? Il y a beaucoup de blagues qui circulent et qui disent que la génération plus âgée apprend à ses enfants à utiliser la technologie moderne, vous voyez ?

ML : Oui, c'est vrai !

MM : C'est un peu la même chose, mais les jeunes de l'Arctique ont une position très spéciale. Nous sommes dans une position très spéciale parce que nous avons grandi en allant beaucoup à la chasse et d'autres choses. Nous allons camper et nous apprenons à connaître l'environnement, la technologie, l'anglais, à comprendre et à parler un peu de jargon. Nous sommes donc particulièrement bien placés pour enseigner à la fois aux aînés et aux scientifiques, aux chercheurs et aux autres personnes âgées.

ML : En fait, c'est comme si vous étiez un pont. Vous êtes un canal entre les générations. Vous êtes un canal entre, vous savez, les chercheurs universitaires qui viennent dans la communauté et les membres de la communauté. Vous l'avez très bien dit. Pour moi, quand vous parlez, je vois l'image d'un pont. Mais peut-être que Justin, vous voulez ajouter votre vision à cela ?

JM : En ce qui me concerne, je dirais que tout le monde dans le monde devrait être encadré par au moins un jeune, ou au moins quelqu'un de plus jeune que lui. C'est tout simplement parce que les jeunes, aussi inexpérimentés qu'on puisse les appeler, ont des expériences qui leur sont propres et qui sont uniques, que l'on ne retrouve pas dans les générations plus anciennes. Ainsi, lorsque nous parlons de jeter un pont, dans ce cas, entre le monde de la recherche et le monde de la jeunesse inuite, c'est une merveille que de voir les jeunes être ce pont entre le jargon scientifique d'un côté et les valeurs holistiques et culturelles de l'autre. C'est magnifique.

ML : J'adore ça, et ça m'amène parfaitement à ma prochaine question, Justin, parce que, nous l'avons dit au début, vous travaillez tous les deux à Ikaarvik, une organisation à but non lucratif indépendante et dirigée par des Autochtones. Pourriez-vous nous en dire un peu plus sur les objectifs d'Ikaarvik, sur ce que fait l'organisation et sur vos différents rôles au sein d'Ikaarvik ?

JM : Oui. Ikaarvik est une nouvelle organisation à but non lucratif qui vient d'être constituée en janvier 2022. Cela fait donc un peu plus d'un an et demi qu'elle a été constituée. Il s'agit d'une organisation à but non lucratif dirigée par des autochtones et axée sur les jeunes Inuits, ce qui signifie que quels que soient les projets que nous entreprenons, quelles que soient les occasions qui se présentent, c'est aux jeunes qu'il incombe d'orienter et de prioriser ce qu'Ikaarvik devrait faire. Ikaarvik est assez petit. Nous avons environ trois employés à temps plein et deux employés à temps partiel, ainsi que quelques personnes sous contrat pour les ressources humaines. Mais oui, les objectifs d'Ikaarvik sont vraiment d'autonomiser les jeunes Inuits du Nunavut et, dans une certaine mesure, tous les jeunes indigènes de l'Arctique, et de faire le lien entre le monde de la recherche et les jeunes Inuits afin de créer de meilleurs changements systémiques et culturels au Nunavut. Je sais qu'il s'agit d'une réponse de haut niveau, mais nous allons aborder des sujets plus proches d'Ikaarvik dans un instant. Mon rôle à Ikaarvik a changé, croyez-le ou non. J'ai été responsable d'Ikaarvik de juin 2021, lorsque j'ai commencé, jusqu'à il y a deux semaines, et mon nouveau titre est en fait celui de facilitateur de l'engagement communautaire. En bref, je m'occupe de l'engagement communautaire avec les communautés du Nord, j'aide à animer des ateliers, je rédige des propositions et plein d'autres choses intéressantes.

ML : Et pas seulement à Pond Inlet, dans tout le Nunavut, n'est-ce pas, Justin ?

JM : Oui. Même si Ikaarvik est basé à Pond Inlet, au Nunavut, nous avons des cohortes dans d'autres communautés nordiques. Il y a Gjoa Haven, au Nunavut, Cambridge Bay, Kugluktuk, au Nunavut, et deux groupes de Premières nations au Yukon avec lesquels nous travaillons, les Premières nations Champagne et Aishihik et Kluane. C'est donc un réseau de plus en plus important.

ML : Et Michael, voulez-vous nous en dire un peu plus sur ce que vous faites à Ikaarvik ?

MM : Je suis le coordinateur communautaire pour Pond Inlet, j'aide donc Justin à préparer tous les ateliers et autres. Je m'occupe de la communication avec la communauté et, si nous devons faire quelque chose avec les écoles, je m'adresse à la District Education Authority, le conseil scolaire. Je m'adresse aux jeunes et aux invités spéciaux, aux aînés, aux chasseurs et à d'autres organisations de la ville pour les impliquer ou voir s'ils sont intéressés par ce que nous faisons, par exemple les projets que nous réalisons ou que nous facilitons. C'est donc moi qui m'occupe en grande partie de ces démarches.

ML : Je suis donc curieuse de savoir si vous êtes tous les deux les fondateurs d'Ikaarvik, et si oui, qu'est-ce qui a inspiré la création d'Ikaarvik ?

JM : Pour faire court, non, nous ne sommes pas les fondateurs d'Ikaarvik, et je ne voudrais pas enlever le mérite aux véritables fondateurs. Et donc, juste pour une petite histoire, en arrière dans... je veux dire.... Cela semble tellement bizarre - Au début des années 2010, ou à la fin des années 2000, il y avait un groupe d'étudiants à Pond Inlet qui suivaient le programme de technologie environnementale qui fait partie du Collège de l'Arctique du Nunavut. Shelly Elverum, l'une de nos collègues, était en fait l'enseignante de l'une des classes du programme de technologie environnementale. Elle a donc enseigné à de nombreux jeunes Inuits brillants et compétents qui fréquentent l'école. À la fin de l'année, je ne sais pas exactement ce qui s'est passé, mais ils se sont organisés parce qu'ils en avaient assez de la façon dont la recherche était menée dans le Nord. Ils en avaient assez de l'inégalité ou de l'absence de traitement des Inuits en matière de recherche. Ils se sont donc organisés et ont créé ce qui est aujourd'hui un tout petit bébé, Ikaarvik, et je pense qu'il se composait de 8 à 10 jeunes Inuits qui suivaient le programme de technologie environnementale. Au fil des ans, nous avons remporté le prix Arctic Inspiration, nous avons gagné plusieurs prix, nous avons établi de nombreux liens avec des universités canadiennes, des administrations et d'autres organisations à but non lucratif. Ce sont eux qui ont été à l'origine de la nécessité de mettre en place un dispositif permettant à la recherche et aux Inuits du Nord d'établir de meilleures relations et de meilleures connexions. Par exemple, Andrew Arreak dirige l'entreprise Smart Ice à Pond Inlet. Pour ceux qui ne le savent pas, Smart Ice est une petite entreprise sociale qui se concentre sur le suivi, l'observation et l'enregistrement de l'état de la glace de mer afin que les chasseurs disposent d'informations facilement accessibles. Par exemple, s'ils veulent se rendre dans un certain fjord ou une certaine baie, ils pourront utiliser la technologie de Smart Ice pour naviguer sur la glace de mer.

MM : N'oublies pas l'application SIKU, l'application SIKU !

JM : Et l'application SIKU. Andrew est l'un des fondateurs du programme de technologie environnementale. Il a réalisé un travail remarquable en cartographiant le paysage environnemental, le paysage météorologique et le paysage de la glace de mer autour de Pond Inlet. Ce n'est donc qu'un exemple parmi d'autres de la réussite d'une personne issue des fondateurs.

ML : J'adore cette histoire, Justin. Merci de nous l'avoir racontée. Vous savez, depuis Ikaarvik bébé jusqu'à Ikaarvik adulte aujourd'hui, Ikaarvik crée des opportunités qui permettent aux jeunes autochtones du Nord de s'autonomiser pour l'autodétermination dans la recherche et la prise de décision dans l'Arctique. Pouvez-vous nous donner quelques exemples d'initiatives récentes auxquelles vous avez participé ?

JM : Oui, nous avons fait beaucoup d'ateliers au cours des deux dernières années, depuis que j'ai commencé à travailler ici. Je vais juste citer quelques exemples et ensuite Abu, si vous voulez intervenir, vous pourrez le faire. Par exemple, il y a deux semaines, j'étais à Pond Inlet pour animer un atelier sur l'évaluation de la recherche au Nunavut. Nous avons donc examiné la demande de recherche de l'Institut de recherche du Nunavut. Il s'agit d'une application destinée aux chercheurs qui souhaitent mener des recherches, des recherches sociales dans l'Arctique, au Nunavut. Nous avons examiné les systèmes en

place qui permettent aux chercheurs de se présenter et nous avons constaté de nombreuses lacunes et incertitudes dans ce processus. Nous avons donc élaboré un cadre sur la manière dont les communautés peuvent évaluer les chercheurs qui se présentent. En d'autres termes, si un chercheur vient faire X, la communauté peut dire s'il a fait de bonnes affaires avec la communauté. A-t-il eu de bonnes relations ? A-t-il travaillé avec les Inuits de manière significative ? Il s'agit donc d'établir des liens utiles et précieux sur la manière dont la recherche peut et doit être menée dans le Nord. C'était il y a deux semaines, et à la fin du mois de février de cette année, nous sommes également allés à Pond pour aider à animer un atelier du MPO, le ministère des Pêches et des Océans, un ministère fédéral ici au Canada. Nous les avons aidés à déterminer les éléments à inclure dans l'aire marine nationale de conservation qui a déjà été créée. Il s'agit de l'aire marine nationale de conservation Tallurutiup Imanga, et les jeunes et le personnel d'Ikaarvik étaient là pour participer à cette conversation sur ce qui pourrait être le mieux utilisé dans ce type de travail, ou sur les types de choses auxquelles nous devrions penser lorsque nous gérons l'aire marine de conservation. Il s'agit donc d'un grand nombre de projets très intéressants, non seulement sur le plan environnemental, mais aussi sur le plan social, qui ont été menés par l'organisation économique Ikaarvik. Voulez-vous en ajouter d'autres ?

MM : Oui. En ce qui concerne les projets plus sociaux, il y a le projet des baleiniers. Il a été financé par l'initiative Trebek. Notre ami Matthew Ayre avait un tas de vieilles photos de gens de la région de Pond Inlet datant de l'époque de la chasse à la baleine, et elles se trouvaient dans un musée, coincées quelque part. Il s'est avéré que certaines des photos qu'il avait apportées se trouvaient déjà au centre d'accueil des visiteurs et à la bibliothèque de Nattinnak, ici en ville, mais il s'agissait d'archives et d'autres choses, mais il a apporté un tas de nouvelles photos qui n'avaient jamais été vues par les gens d'ici auparavant. JM : Oui, il y avait littéralement des anciens qui disaient "Ohh, c'est mon arrière-grand-mère ! C'est mon grand-père !" à partir de 1880, c'était époustoufflant.

ML : Oh, wow !

MM : Mais heureusement qu'il y avait des photos d'eux à l'avance, et que les traits du visage sont très similaires, et qu'ils ont entendu de nombreuses histoires, alors ils ont raconté des histoires incroyables sur ce qui se passait à l'époque et aujourd'hui. Les jeunes ont participé à l'atelier avec nous, et c'est à eux que nous voulions nous adresser. À la fin, nous avons organisé un événement communautaire au cours duquel la communauté a mangé... oh, et le meilleur, c'est qu'il y a une danse traditionnelle comme la danse carrée que nous pratiquons ici. Elle n'est pas très traditionnelle, car elle n'existait pas il y a quelques milliers d'années. Elle nous a été transmise il y a quelques centaines d'années par les baleiniers écossais. Nous avons donc étudié les différences entre les danses carrées écossaises et les danses carrées du Nunavut, leur évolution et la façon dont nous les avons transformées. Nous avons également étudié les autres types de danses carrées du nord du Québec ou du Labrador, et nous avons pu faire quelques danses carrées, nous avons pu observer la musique jouée, la musique des danses carrées. C'est très similaire, et pourtant un peu différent. Je suppose que nous l'avons modifiée pour l'adapter à notre façon de faire, mais la danse carrée est très populaire.

ML : Il est évident qu'Ikaarvik joue un rôle important dans l'intégration des récits, des connaissances locales et de l'identité culturelle dans différentes sphères de la recherche. La recherche a longtemps été menée dans une optique coloniale et n'a jamais tenu compte que des points de vue occidentaux ou eurocentriques de la science. Comme vous le savez tous les deux, ArcticNet est une organisation qui finance la recherche dans l'Arctique et l'une de nos convictions fondamentales est que tous les modes de connaissance, y compris les connaissances locales, traditionnelles et indigènes, doivent être reconnus et valorisés. J'aimerais beaucoup que vous nous donniez, à nous les auditeurs, un aperçu du savoir autochtone local. Qu'est-ce que cela signifie pour vous ? Comment l'appliquez-vous dans votre vie

quotidienne ? Nous pourrions parler des savoirs indigènes pendant longtemps, mais qu'est-ce que cela signifie pour vous en particulier ?

JM : Pour moi, il s'agit de se connecter à son humanité et permettez-moi d'expliquer dans une seconde. Quand on regarde les deux façons de savoir, dans ce cas c'est la science ou le savoir académique/occidental par rapport au savoir indigène, l'occident est très, comme pour le monde de la recherche en tout cas, c'est très basé sur des preuves. C'est très compartimenté et cela a ses forces et sa place. Mais nous croyons aussi, à Ikaarvik, que les modes de connaissance ne devraient pas être limités à la science. Elles ne doivent pas être prouvées uniquement par des faits ou des preuves, entre guillemets. Ainsi, le savoir autochtone est une vision du monde holistique, qui englobe tout, chaque chose, chaque émotion est liée à quelque chose, chaque action et chaque répercussion sont toutes liées. Ainsi, lorsque je pense à moi, il s'agit de savoir comment je suis moi-même. Suis-je en contact avec mon côté émotionnel aujourd'hui ? Est-ce que je me réprime ? Ou est-ce que je me connecte à une communauté ? C'est ce genre de choses qui me touchent, et je sais que tout le monde n'aura pas la même réponse, mais le savoir autochtone n'est pas seulement un savoir. Je pense qu'il a la malchance d'être nommé ainsi. Il s'agit en fait de se connecter à soi-même au niveau des valeurs fondamentales très personnelles. Il s'agit également de se connecter à l'environnement qui nous entoure. Et quand je parle d'environnement, cela ne signifie pas seulement la terre, la mer, l'eau et le ciel. Il s'agit aussi de la communauté et de son rôle dans la communauté, qu'il s'agisse d'un travail spécifique ou du « Comic Relief », je ne sais pas, mais cela peut être n'importe quoi. Ma façon d'interpréter le savoir indigène est vaste. Elle est très désordonnée.

ML : Je dirais que c'est presque une sensibilité à votre connectivité et pas seulement, comme vous l'avez mentionné, à l'environnement, mais aussi aux gens et à l'énergie. Est-ce que vous diriez cela ? Vous savez, la sensibilité à cette connectivité ?

JM : Oui, je pense que cela explique bien, et je pourrais le voir avec d'autres populations indigènes dans le monde. Nous avons tous quelque chose en commun avec ce, entre guillemets, savoir indigène. Il s'agit d'utiliser l'humanité et de prendre soin de son environnement. Et l'environnement, c'est à la fois la terre et les personnes dans leur état émotionnel, mental et psychologique. Je tenais à le mentionner, car je pense qu'on l'oublie souvent.

ML : C'est vrai. J'aime beaucoup cette définition. Merci de l'avoir partagée, Justin. Michael, voulez-vous intervenir ?

MM : Comment suis-je censé faire mieux ? Il a dit tout ce que j'allais dire. Oui, il faut juste être conscient de ce que l'on est dans son environnement, et cela ne veut pas toujours dire que l'on est maître de sa personne. Tout le monde est différent. Chacun a son propre point de vue et il faut être capable de le comprendre et d'en être conscient. Ainsi, si vous voyez quelque chose, que vous connaissez cette personne et qu'elle se trouve dans une situation difficile, vous allez vous rendre sur place et voir ce que vous pouvez faire pour l'aider, si cette personne a besoin d'aide. Vous évaluez d'abord la situation et vous partez de là. Il faut un village pour élever un enfant, mais une fois que cet enfant grandit, vous faites partie du village et c'est donc à vous d'aider ce village et le prochain enfant qui a besoin d'être élevé dans ce village. Il s'agit donc d'aider les gens qui vous ont aidé et d'aider la communauté qui aidera les générations suivantes au fur et à mesure qu'elle progresse. Le savoir traditionnel, c'est prendre en compte l'environnement, c'est-à-dire les gens et la terre. On en tient compte et on part de là.

ML : J'ai l'impression qu'il y a beaucoup d'empathie dans le savoir indigène, car c'est plus qu'un savoir, comme vous le dites tous les deux. C'est une façon de vivre, n'est-ce pas ?

MM : Oui.

ML : Oui. Dans votre travail avec Ikaarvik, vous explorez vraiment les forces de la combinaison de ce savoir autochtone local qui est, vous savez, plus qu'un simple savoir, et de la science occidentale, et vous aidez les chercheurs de l'Arctique basés dans le sud à travailler avec, vous savez, les deux façons de savoir, et vous montrez que ce maillage, ce pont entre les systèmes de savoir, donne de meilleurs résultats, plus pertinents et plus robustes. Et ce maillage a un nom, comme nous l'avons mentionné dans notre titre d'aujourd'hui, c'est ScIQ, orthographié SCIQ. Pourriez-vous nous expliquer en quelques mots ce qu'est ScIQ et peut-être nous en dire plus sur la partie IQ et ce qu'elle représente, et peut-être prononcer lentement IQ pour que nous puissions tous nous entraîner à le dire ?

MM : D'accord, IQ signifie Inuit Qaujimagatuqangit, Inuit Qaujimagatuqangit, Inuit Qaujimagatuqangit. Inuit Qaujimagatuqangit, Inuit Qaujimagatuqangit. ee-noo-eet khow-yee-mah-yah-too-kha-neet. La langue inuit se résume donc au ee oo aa. À la fin, c'est ngit, Ng, comme King - ngit. Le QI est donc un mélange de science et de QI. Il représente deux choses, que nous avons apprises très récemment lors de notre évaluation en parlant avec les aînés. Les principes du QI sont les huit valeurs traditionnelles. C'est ce que représente le QI. Mais une autre façon de le dire est ce dont nous avons parlé plus tôt, le savoir traditionnel inuit, l'Inuit Qaujimagatuqangit - les huit valeurs, les huit valeurs fondamentales selon lesquelles nous vivons et l'Inuit Qaujimagatuqangit, c'est exactement la même chose, mais il s'agit de notre savoir traditionnel inuit, de ce que nous savons et de la façon dont nous vivons.

JM : Pour en savoir un peu plus, l'un d'entre eux concerne les principes fondamentaux. Il s'agit d'être gentil avec les autres, d'être ouvert et accueillant, de gérer la terre et l'environnement, ce sont les huit principes. Mais l'autre Qaujimagatuqangit inuit est un savoir autochtone littéral, comme dire qu'il faut aller pêcher à telle période de l'année parce que c'est la meilleure, ou qu'il faut aller à tel endroit à l'automne parce qu'on y trouve X&Y. Il s'agit donc à la fois d'un savoir pratique et d'une connaissance de l'environnement, de l'environnement et de la nature. Il s'agit donc à la fois d'un savoir pratique et d'une valeur holistique, de valeurs fondamentales.

MM : Et ScIQ est devenu une réalité lorsque nous avons organisé notre tout premier atelier Ikaarvik, ou le rassemblement de la toute première cohorte de jeunes après la fondation. Ikaarvik a commencé à se faire un peu connaître et Sigluk et moi, Justin et moi, faisons partie de ce premier groupe de jeunes. Sigluk était connu, on l'a fait venir parce qu'il était connu pour être un gamin très intelligent et intello à l'école, et moi parce que j'étais assistant pour le projet de recherche sur la qualité de l'eau avec un local qui dirigeait le projet. Lors de cet atelier, l'un de nos collègues, Jonathan Pitseolak, a été mis à l'honneur. Lorsque nous avons parlé des avantages et des inconvénients de la science et des avantages et des inconvénients du QI, nous avons constaté qu'ils n'étaient pas très différents. C'est juste la façon de procéder qui est très logique et sans cœur, j'ai envie de dire, alors que l'autre est très vivante. Je ne sais pas comment le dire, désolé.

ML : Non, je pense que c'est très éloquent. Ce que j'apprécie vraiment, et ce que tous nos auditeurs apprécient, c'est que vous partagiez ces idées sur le QI parce que je ne pense pas que beaucoup de gens sachent qu'il y a d'autres façons de savoir. Beaucoup de gens croient que la science occidentale ou eurocentrique est le système de connaissance par excellence. Je pense donc qu'il est très important de partager votre vision du QI. Nous approchons donc de la fin de notre conversation d'aujourd'hui. Mais avant de partir, j'aimerais poser une dernière question. Comment pouvons-nous, comme le reste du Canada, encourager une action culturelle environnementale audacieuse dans l'Arctique ? Comment pouvons-nous aider à centrer les voix des jeunes autochtones afin de créer des changements importants, et peut-être que c'est - je veux dire, il n'y a pas de bonne réponse. Il s'agit simplement d'une conversation. Mais j'aimerais savoir ce que vous en pensez. Comment pouvons-nous aider ? Que pouvons-nous faire, comme vous le savez, pour les Sudistes qui viennent dans le Nord ? Que pouvons-nous faire pour aider à

intégrer d'autres modes de connaissance ? Comment pouvons-nous être des alliés ? Comment pouvons-nous être des alliés dans nos relations entre le monde universitaire et les communautés indigènes ?

JM : Pour moi, centrer la voix des jeunes indigènes pour aider à créer des changements importants, il y a quelques façons d'y contribuer, comme par exemple leur donner une plateforme avec un balado, ou vous pouvez - quel est le mot ? - intégrer les jeunes Inuits dans le projet de recherche que vous menez. Je n'entrerai pas dans les détails parce qu'il y a des questions de sémantique que les gens peuvent soulever. Mais oui, essayer d'impliquer les jeunes non seulement dans la recherche, mais dans n'importe quoi. Parce que de mon point de vue, les jeunes ont tout le temps du monde, et ils ont des cerveaux incroyablement brillants, fantastiques, que les gens ne peuvent pas... qu'ils ne peuvent pas utiliser à cause des obstacles susmentionnés que nous avons.

MM : Je pense que, pour faire simple, il faut garder l'esprit ouvert. De mon point de vue, il y a beaucoup trop de gens qui se lancent dans des discussions inutiles sur des choses dont on pourrait facilement discuter en acceptant de ne pas être d'accord, mais parce qu'il faut garder à l'esprit que vous avez votre histoire et vos luttes, et que la personne en face de vous a la sienne et ses luttes. À bien des égards, nos mondes sont très différents et la façon dont nous voyons le monde est très différente. Et pour créer un changement, pour que nous puissions tous deux avoir une plateforme, pour que vous puissiez apprendre à vous comprendre, je pense que cette plateforme, un espace où chacun peut apprendre à se comprendre et à s'accepter. C'est très grand, c'est très large, c'est vague. Mais honnêtement, je pense que c'est toujours ce dont nous avons besoin, une plateforme pour les personnes partageant les mêmes idées, et même pour les personnes qui sont simplement ouvertes pour apprendre de nouvelles choses, pour comprendre de nouvelles choses sur un monde qui n'est pas le vôtre, pour aller là-bas et rencontrer des jeunes, des aînés, des personnes âgées, des jeunes, du Sud, du Nord, de l'Est ou de l'Ouest. Peu importe, tant que la compréhension est là. Et il y a des façons de régler mes problèmes et de régler les vôtres. Les jeunes autochtones peuvent apprendre à s'ouvrir à leur voix et à leurs préoccupations, ainsi qu'à connaître d'autres points de vue sur le monde, d'autres personnes du monde entier qui donnent leur point de vue et en apprennent plus sur nous, à créer des relations et à construire une communauté mondiale où je suis ici et où je vais chasser et camper dans une terre gelée et désolée. Mais j'ai quelqu'un à qui je peux parler, qui vit dans une communauté voisine d'une jungle, d'une forêt tropicale ou d'un désert de sable. Nous avons Facebook, Instagram et tous ces autres médias sociaux, mais je pense qu'il serait super cool d'avoir une plateforme pour la croissance et le changement.

ML : Je ne pense pas du tout que ce soit vague. Je pense que c'est très pertinent et très beau. Et je pense que l'une des choses que je retiens de cette conversation est l'empathie. Il s'agit d'insuffler de l'empathie dans nos relations et nos dialogues. Justin, voulais-tu ajouter quelque chose ?

JM : Oui. Alors oui, cela m'a fait réfléchir. Alors, oui, à 100 %, à 1000 %, il faut faire preuve d'empathie, d'humanité, parce qu'au bout du compte, tout le monde y gagne. Ainsi, lorsque vous faites participer les jeunes Inuits à votre travail, qu'il s'agisse de recherche ou autre, cela ouvre leur esprit à tout un monde de possibilités auxquelles ils n'avaient jamais pensé auparavant, mais aussi si vous faites participer les jeunes Inuits à votre travail, je vous promets que vous obtiendrez plus de données qualitatives et quantitatives et de résultats de votre recherche. En effet, une partie du travail d'Ikaarvik consiste à guider les chercheurs de la communauté. Par exemple, s'ils veulent consulter les organisations locales de chasseurs et de trappeurs, nous les aiderons à établir des contacts, à entrer en relation avec les bonnes personnes et à déterminer le type d'attitude qu'ils doivent adopter et les contextes auxquels ils doivent penser. Pour une brève leçon d'histoire, je dirai qu'il n'y a pas eu beaucoup de bons chercheurs jusqu'à il y a quelques décennies. Je n'entrerai pas dans les détails, mais il y a eu beaucoup de manquements à l'éthique et d'inégalités dans le traitement des peuples indigènes en matière de recherche. Vous aurez donc ce bagage

lorsque vous irez dans la communauté. Ikaarvik s'efforce également d'aider la communauté à comprendre le chercheur, parce qu'il y a cette histoire, ce bagage, et que les gens des petites communautés comme Pond ont une expérience directe de ces pratiques contraires à l'éthique. Le rôle d'Ikaarvik n'est donc pas seulement de jeter un pont entre les jeunes Inuits, mais aussi de jeter un pont entre les deux mondes, je dirais, du sud du Canada, avec la recherche et la science, avec les visions du monde et la culture indigènes qui sont les nôtres. Ne vous présentez pas avec votre doctorat ou votre travail. Parce que franchement, tout le monde a un travail et franchement, certains... beaucoup de membres de la communauté sont fatigués par cela. Donc, si vous arrivez avec, comme Michael l'a dit, un esprit et un cœur ouverts. Et si vous essayez vraiment de comprendre non seulement notre monde dans le Nord, mais aussi la façon dont nous percevons le monde du Sud, alors, pour moi, c'est un succès garanti, si vous trouvez le temps de mettre votre ego de côté et de parler d'humain à humain.

ML : Très bien, très bien dit Justin. Être un humain d'abord, un être humain d'abord. Et je voudrais juste ajouter que la science montre que la diversité augmente en fait l'excellence de la recherche. Nous devons absolument inclure toutes les façons de savoir, toutes les voix, toutes les visions dans la recherche. Donc, avant de nous dire au revoir, car c'est la fin du balado, je voudrais inviter nos auditeurs à lire un article important publié dans Arctic Science en septembre 2020. Il s'intitule ScIQ : an invitation and recommendations to combine science and IQ for meaningful engagement of Inuit communities in research. Cet article a été rédigé par Candice Peterson et 16 autres coauteurs, dont Justin et Michael, nos invités d'aujourd'hui. Au fait, je vous prie de m'excuser pour ma prononciation tout au long du balado. Je promets de m'entraîner à dire QI à la maison. Si vous souhaitez en savoir plus sur le ScIQ, vous pouvez taper S C I Q recherche éthique dans un moteur de recherche et vous verrez beaucoup de choses apparaître. Justin et Michael, merci de votre gentillesse et de votre générosité en vous joignant à nous aujourd'hui et en partageant vos connaissances, mais aussi merci pour le leadership communautaire dont vous faites preuve tous les jours, qui est vraiment une voie cruciale vers l'autodétermination autochtone au Nunavut Canada. Merci de vous être joint à nous.

JM : Génial et toujours heureux de te parler, Martine.

MM : Oui, c'était génial. Merci beaucoup. Et aussi, ne t'inquiètes pas trop pour les prononciations.

ML : Michael, je te remercie pour ton empathie à l'égard de mon processus d'apprentissage et de ma courbe d'apprentissage. J'ai beaucoup apprécié tes connaissances et ton expertise dans le cadre de cette conversation. Merci beaucoup à vous deux. Et à tous nos auditeurs, si vous avez aimé cet épisode d'Arctic Minded, restez à l'écoute des autres épisodes de notre série. Vous trouverez tous les détails, y compris les notes de l'émission, et nous ferons des liens avec SIKU, Smart Ice et le document du ScIQ que j'ai mentionné tout à l'heure. Les notes d'émission de cet épisode seront donc également disponibles sur notre site ArcticNet. Prenez soin de vous.